



HAL
open science

Rhétorique et diplomatie chez Proust et Giraudoux : la crise d'une sainte alliance

Stéphane Chaudier

► **To cite this version:**

Stéphane Chaudier. Rhétorique et diplomatie chez Proust et Giraudoux : la crise d'une sainte alliance . S. Coyault (dir.). Giraudoux européen de l'entre-deux-guerres, Presses Universitaires Blaise Pascal, p. 287-300, 2008. hal-01677011

HAL Id: hal-01677011

<https://hal.science/hal-01677011>

Submitted on 7 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Stéphane Chaudier

Publication : « *Rhétorique et diplomatie chez Proust et Giraudoux : la crise d'une sainte alliance* », *Giraudoux européen de l'entre-deux-guerres*, études réunies par S. Coyault, Clermont-Ferrand, Presses Université Blaise Pascal, 2008, p. 287-300.

Auteur : Stéphane Chaudier, université de Lille, laboratoire ALITHILA, EA 1061

Mots-clés : Proust, *À la recherche du temps perdu*, Giraudoux, *Bella*, *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*, rhétorique, diplomatie

Résumé : La diplomatie relève de plein droit de la rhétorique. Celle-ci donne aux hommes le pouvoir de persuader, de discuter du réel. Toute question posée suscite plusieurs réponses contradictoires : la rhétorique permet de trancher. Elle transforme la question en réponse, le problème en solution. Le style dissimule la faiblesse de certains arguments et fait valoir la pertinence des autres. Ce que masque un orateur, le suivant le révèle. Aucun discours ne peut prétendre apporter de réponse parfaite : aucun argument ne clôt le débat, ne réfute toutes les objections. La parole circule ; le meilleur, le plus habile, parfois le plus chanceux, l'emporte. La vérité ne s'est pas imposée ; mais l'action est devenue possible – et les citoyens tranchent. C'est ce pacte « humaniste » entre parole et réalité qu'interrogent Proust et Giraudoux. Dans *La Guerre de Troie n'aura pas lieu* le langage persuasif d'Hector et d'Ulysse échoue à transformer le réel – c'est-à-dire à empêcher la guerre. De cet échec, le langage diplomatique en tant que tel n'est pas responsable ; mais, en 1935, pour Giraudoux, aucun langage, y compris sans doute celui de la littérature, ne tient face au réel. On sait que, dans la tragédie, le réel se nomme « destin ». Est fatal ce qui arrive nécessairement ; et seul le réel arrive, c'est-à-dire, la guerre. Dans *La Recherche*, il en va tout autrement : les conditions du débat ont disparu. Il n'y a aucune alternative à envisager. Il n'y a pas l'ombre d'une discussion politique dans la *Recherche* : ni sur la question sociale, ni sur l'expansion coloniale, ni sur la République ou la laïcité ; même sur l'Affaire Dreyfus, qui a tant passionné le jeune Proust, le roman ne présente qu'une poussière de discours enchâssés dans une énonciation subtilement ironique, toujours très complexe dans la manière dont elle marque ses distances et préserve la neutralité de son auteur. Le lecteur de Proust est déjà installé dans un âge post-moderne : le réel qu'on lui montre se réduit à des intérêts à ménager, sans aucune perspective d'avenir. Norpois, le diplomate, est la figure politique qui montre le mieux l'évident du réel face à un langage lui-même gagné par le vide de ce qu'il commente.

Rhétorique et diplomatie chez Proust et Giraudoux : la crise d'une sainte alliance

Giraudoux aime la rhétorique – et ses personnages aussi. Elle le baigne et le porte ; et cet amour est suffisamment fort pour susciter, bien loin des éloges convenus, des hommages où éclatent la fantaisie et l'humour : « “Vous ne sauriez croire,” explique Moïse, le banquier de *Bella*, « “autant la prosopopée est inutile pour le commerce, les finances et même pour le raffinement de la culture, combien le parallèle, vous usant également l'âme et le jugement des deux côtés, arrive à rendre sensible ces deux appareils¹” ». Dans ce savoureux parallèle – ou ce dernier l'emporte sur la très oratoire prosopopée – se noue la sainte alliance entre la rhétorique,

¹ *Bella, Histoire des Fontranges*, texte édité et annoté par Brett Dawson, *Œuvres romanesques complètes* en deux volumes, édition publiée sous la direction de J. Body, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1990, t. 1, p. 900. La référence est désormais abrégée en B., suivie du numéro de la page.

d'une part, et la vertu de l'autre : la rhétorique n'est ni vaine ni creuse, elle est formatrice ; elle n'est pas simplement le reflet des qualités intellectuelles et morales de l'orateur, elle accroît en lui l'humanité. De cette alliance, la diplomatie profite, en la personne de René Dubardeau : « Mon père, lui, avait la gaieté de ceux qui n'ont pas perdu leur journée ; c'est qu'il venait d'obtenir d'un roi allié que son armée ne serait pas pour toujours mise au repos, des Anglais, qu'ils n'évacuassent pas Salonique² ». Aimée de La Fontaine, la « gaieté » témoigne en faveur d'une activité noblement utile : la rhétorique a produit son œuvre de persuasion – et le diplomate goûte le bonheur d'avoir servi son pays et la bonne cause, celle de la paix. L'incipit (si célèbre) du roman ne laisse aucun doute à ce sujet : « Mon père était, si l'on excepte Wilson, le seul plénipotentiaire qui eût recréé l'Europe avec générosité, et le seul, sans exception, avec compétence. Il croyait aux traités, à leur vertu, à leur force³ ».

Rapporté au domaine si peu sentimental de la diplomatie, le mot « générosité » pourrait étonner, et plus encore son association avec la notion de « compétence ». D'une compétence, on peut demander comment elle s'acquiert ou se manifeste ; mais peu importe d'où elle vient. En revanche, et surtout pour un lecteur dont l'oreille est un peu latine, le mot « générosité » évoque la « gens », un génie familial qui serait l'origine concrète de cette trop rare vertu. Et de fait, dans les pages proprement généalogiques qui suivent, Giraudoux explique son personnage non par sa terre – le sol cher aux barrésiens – mais par la famille. Hormis le début insurpassable de *La Chartreuse de Parme*, il n'est sans doute pas de premier chapitre plus enjoué, plus vivant, que celui de *Bella*. Giraudoux y brosse le portrait collectif des Dubardeau avec une verve communicative. Avant que Rebendart, *alias* Poincaré, l'homme qui a « vendu son âme à toutes les puissances du passé, à toutes les formes périmées de la civilisation⁴ », ne mette en marche un complot judiciaire contre cette famille génialement inspirée, le roman goûte la jouissance d'une contemplation désintéressée : celle de la vertu, telle que la résume ce vers de Dante : « Lumière intellectuelle, pleine d'amour⁵ ». C'est cette lumière qui éclaire le diplomate René, sa vertu et sa rhétorique, et toute sa famille. Celle-ci appartient à l'espèce – aujourd'hui disparue, et décriée – des humanistes « rad'soc' ». Savants – « mon père avait cinq frères, tous de l'Institut⁶ », athées – « tous savaient d'ailleurs où ils allaient, c'est-à-dire au néant⁷ » –, ils ne présentent pas moins un concentré des vertus chrétiennes les plus pures : espérance – « qui était chez mon père un sens, comme la vue ou l'ouïe⁸ » ; foi, non en Dieu, bien sûr, mais en ce qui existe, les hommes, car « l'humanité était le ferment qui faisait réussir leurs recherches⁹ » ; et surtout charité :

Mes oncles, dans leurs jugements et leurs expériences, faisaient la part la plus large à l'hypocrisie, à la bassesse, à l'ingratitude humaine, aux déchets humains. Tout cela, c'était en effet la base de l'humanité actuelle. Mais dès que le problème se posait devant eux sous la forme d'un homme, ils oubliaient que cet homme était la personnification de cette humanité qu'ils connaissaient pour vile, ils le traitaient en lui supposant toutes les qualités qu'ils estimaient le plus¹⁰ [...].

Giraudoux appartient à l'époque où la littérature prétend encore exercer un magistère moral : elle montre la valeur qui s'incarne ; elle peint les hommes tels qu'ils devraient être, et inspire au lecteur l'amour du modèle qu'elle lui propose.

² B., 881.

³ B., 879.

⁴ B., 922.

⁵ B., 900. Je ne résiste pas au plaisir de rapporter le texte en langue originale, tel qu'il est cité par Brett Dawson, p. 1864 : « *Luce intelletual, piena d'amore* », (*Paradiso*, chant XXX, vers 40).

⁶ B., 882.

⁷ B., 887.

⁸ B., 881.

⁹ B., 889.

¹⁰ B., 889.

Sans secret ni désunion, la famille Dubardeau est la source à laquelle s'abreuve la rhétorique du diplomate René : ses eaux pures mêlent la passion de la vérité – car l'homme est une créature trop noble pour qu'on lui offre autre chose que le vrai – et l'amour inconditionnel du vivant. « Ils cherchaient [...] à projeter sur nous le plus de lumière humaine. Ils parlaient devant nous sans restriction. Ils traitaient la vie par la lumière, comme un cancer¹¹ ». L'image peut sembler violente, – et elle n'est qu'énergique. Les Dubardeau ne considèrent pas la vie comme une maladie, mais la vérité comme une thérapeutique. Ainsi s'explique la métaphore de la « lumière humaine », celle qui a l'homme pour origine et pour finalité. Entre les Dubardeau règnent l'affection et le respect mutuel. Leur entente reflète cette aspiration à l'unité qui embrasse le cosmos et dont seul l'homme est conscient. C'est pourquoi ce dernier reçoit de l'univers entier la mission de porter jusqu'à leur terme ces élans confus mais puissants de la nature vers l'harmonie universelle : « ma famille se plaisait sur les points magiques où les métaux s'allient, où les nations s'unissent et prétendait ignorer le mal en dépit de la réalité comme elle ignorait la pluie ou la neige, le jour d'une excursion une fois décidé¹² [...] ». En Dubardeau, rhétorique et diplomatie ont trouvé l'homme providentiel : celui qui mérite d'incarner l'idéal dont elles procèdent.

1. Rhétorique et diplomatie

Pour comprendre le devenir de ce que j'ai nommé, sans ironie, une « sainte alliance », il faut prêter attention au point de vue de Moïse, ce banquier juif et souverainement intelligent que Giraudoux met en scène dans son roman :

Tout entretien avec un homme d'État lui avait montré jusqu'ici l'orateur différent de ses discours et presque toujours supérieur à eux. Un discours politique en France est une espèce de monologue aussi impersonnel que le récit de la mort d'Hippolyte ou que le monologue de Charles Quint. Tout le monde l'attend, personne ne l'écoute. [...] Moïse savait qu'après avoir déposé les discours qu'ils s'opposaient comme des armes de carton, les hommes d'État retrouvaient au pied de la tribune leurs vraies armes, la culture, l'enjouement, l'esprit, la sensibilité, et commençaient avec elle le vrai combat des couloirs¹³.

On sait que l'empire rhétorique repose sur le soutien mutuel que se portent l'*ethos* (la personnalité morale de l'orateur), le *pathos* (l'art de susciter les passions de l'auditoire) et le *logos* (le langage qui fournit soit les raisons, qui parlent à l'esprit, soit les figures, qui parlent à la chair). Cette « trinité » grecque trouve son avatar laïc dans la famille Dubardeau ; mais que l'*ethos* vienne à vaciller – et c'est l'empire qui menace de s'écrouler. Cliniciens du verbe, Moïse et Giraudoux perçoivent mieux que quiconque les signes précurseurs d'une décadence (réelle ou fictive, peu importe) de la rhétorique : le discours politique – cette institution française – donne des signes de fatigue ; ce qui est perdu à la « tribune » est regagné dans les « couloirs ». Il n'est pas sûr que la démocratie y gagne, mais Moïse, homme habile, n'y perd rien.

Fragile en 1926, lors de la parution de *Bella*, grand roman politique, le compromis sublime entre parole éloquente et vertu contagieuse s'est tout à fait rompu moins de dix ans plus tard – lors de *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*. Les détracteurs de Giraudoux fustigent sa préciosité, sa légèreté, sans bien se rendre compte que cette virtuosité superlative exprime, en termes poétiques, une inquiétude politique : celle qui interroge la fracture entre le discours et la recherche du bien public. J'aimerais pouvoir soutenir que Giraudoux, l'humaniste anxieux, témoigne de la difficulté croissante, dans « l'entre deux guerres » européen, qu'il éprouve à

¹¹ B., 887.

¹² B., 902.

¹³ B., 923.

croire en un usage libéral de la langue¹⁴. En cela, il me semble que Giraudoux a été précédé par Proust – l'homme qui fit, lui aussi, l'épreuve du désenchantement politique, après l'affaire Dreyfus¹⁵.

Que veut donc dire « croire » au langage ? Par langage, j'entends le langage ordinaire. Ce n'est ni celui des philosophes, ni celui des mathématiciens. Tous deux se consacrent, chacun à sa manière, à la vérité. Aristote, le premier, a établi le fondement d'une confiance raisonnable dans le langage ordinaire. Ce dernier, on le sait, ne porte que sur le vraisemblable, c'est-à-dire sur ce qui a autant de chance d'être que de n'être pas. La rhétorique règle les affaires de la cité au moyen du langage ordinaire, le seul à pouvoir résoudre ces questions. Si le langage ordinaire ignore la vérité, il n'en est pas moins précieux, car il est en prise directe avec la réalité. La rhétorique s'intéresse en effet moins au langage qu'à sa mise en œuvre concrète, dans une situation où « dire, c'est faire » : parler, c'est alors produire de la persuasion, des raisons d'agir. C'est un lieu commun que l'homme ne cherche le vrai ou le juste que si un désir préalable l'y pousse. Tout l'art et toute la vertu de l'orateur consistent donc à mettre la passion au service du raisonnable, du juste et du bien.

La diplomatie relève de la rhétorique. Celle-ci donne aux hommes le pouvoir de discuter du réel. Toute question posée suscite plusieurs réponses contradictoires : la rhétorique permet de trancher. Elle transforme la question en réponse, le problème en solution. Le style dissimule la faiblesse de certains arguments et fait valoir la pertinence des autres. Ce que masque un orateur, le suivant le révèle. Aucun discours ne peut prétendre apporter de réponse parfaite : aucun argument ne clôt le débat, ne réfute toutes les objections. La parole circule ; le meilleur, le plus habile, parfois le plus chanceux, l'emporte. La vérité ne s'est pas imposée ; mais l'action est devenue possible – et les citoyens tranchent. La rhétorique fonde la dignité de l'ordre démocratique : aucun fondement religieux ne transcende l'action politique. Dans l'enceinte rhétorique, ce n'est pas le meilleur qui s'affirme, ni le plus puissant, ni le plus savant. C'est celui dont la combinaison de raisons a su se concilier l'intérêt, les passions ou l'exigence de rationalité du plus grand nombre.

C'est ce pacte « humaniste » entre parole et réalité qu'interrogent Proust et Giraudoux. Dans *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*¹⁶ le langage persuasif d'Hector et d'Ulysse échoue à transformer le réel – c'est-à-dire à empêcher la guerre. De cet échec, le langage diplomatique en tant que tel n'est pas responsable ; mais, en 1935, pour Giraudoux, aucun langage, y compris sans doute celui de la littérature, ne tient face au réel. On sait que, dans la tragédie, le réel se nomme « destin ». Est fatal ce qui arrive nécessairement ; et seul le réel arrive, c'est-à-dire, la guerre. Hector et Ulysse sont nobles : la diplomatie est un langage noble – « un plat de riches », affirme Ulysse¹⁷. La tragédie, en tant que genre, signale le divorce entre l'aspiration noble – le désir de paix – et le réel. Dans *La Recherche*, il en va tout autrement : les conditions du débat ont disparu. Il n'y a aucune alternative à envisager. Il n'y a pas l'ombre d'une discussion politique dans la *Recherche* : ni sur la question sociale, ni sur l'expansion coloniale, ni sur la République ou la laïcité ; même sur l'Affaire Dreyfus, qui a tant passionné le jeune Proust, le roman ne présente qu'une poussière de discours enchâssés dans une énonciation subtilement ironique, toujours très complexe dans la manière dont elle marque ses distances et préserve la

¹⁴ Sur le sens du mot « libéral », terme labile par excellence, je renvoie à l'excellent ouvrage de Marcel Gauchet, *La crise du libéralisme, L'avènement de la démocratie II*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 2007. C'est « dans l'aile marchante » du parti républicain que se trouve, selon l'auteur, « le vrai libéralisme du moment », celui qui croit tenir la preuve « que l'émancipation de toutes les tutelles dogmatiques est consommée » (pp. 10-11). Or c'est précisément cette croyance républicaine et laïque que Giraudoux, dans son œuvre, confronte à l'actualité politique.

¹⁵ Voir à ce sujet dans le livre controversé d'Alessandro Piperno, *Proust antiebreo*, Milan, Franco Angeli s.r.l, 2000, traduit en français par F. Gonzalez Batlle, *Proust antijuif*, Paris, Liana Levi, 2007, l'excellent chapitre « L'écran de l'ironie », pp. 133-157.

¹⁶ *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*, dans *Théâtre complet*, édition publiée sous la direction de J. Body, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1982. La référence est désormais abrégée en *GT*, suivie du numéro de la page.

¹⁷ *GT*, Acte II, scène 13, p. 545.

neutralité de son auteur. Le lecteur de Proust est déjà installé dans un âge post-moderne : le réel qu'on lui montre se réduit à des intérêts à ménager, sans aucune perspective d'avenir. Norpois, le diplomate, est la figure politique qui montre le mieux l'évidement du réel face à un langage lui-même gagné par le vide de ce qu'il commente.

2. Paradoxe de Norpois

Quand Norpois survient dans *La Recherche*, il est porteur d'une thèse sur la littérature : « “à notre époque il y a des tâches plus urgentes que d'agencer des mots d'une façon harmonieuse¹⁸” ». La forme ne compte pas, seul le fonds importe. Pour Proust, cette thèse est absurde ; mais elle intéressante en ce qu'elle contredit formellement le langage diplomatique tel que le pratique et le chérit Norpois lui-même :

« Il est certain que quand il parlé des “affinités” qui unissent son pays à la France, l'expression, pour peu usitée qu'elle puisse être dans le vocabulaire des chancelleries, était singulièrement heureuse. Vous voyez que la littérature ne nuit pas, même dans la diplomatie, même sur un trône, ajouta-il en s'adressant à moi¹⁹. »

Norpois le sait : seul le langage est parfait. Dit par le roi Théodose, le mot « “affinités” » crée la chose. Pour Proust, qui n'est pas Flaubert, le poncif n'est pas toujours ridicule ; il incarne la perfection d'un code. Or Proust admire les codes, parce qu'ils font état d'une culture, d'une érudition. Le « vocabulaire des chancelleries » est un langage prêtre : ce langage d'initiés implique une maîtrise ; il manifeste un pouvoir. Proust révère les pouvoirs, surtout s'ils s'humilient (ce qu'ils ne font jamais, bien sûr) face au pouvoir suprême : celui que détient l'artiste. Norpois est ridicule non parce qu'il admire l'admirable « “affinités” », mais parce qu'il croit que cette trouvaille couronne et épuise toutes les possibilités de la littérature.

Qu'est-ce que la diplomatie ? Proust juge naïfs les discours qui s'en tiennent aux principes. Les relations entre nations ne diffèrent pas des relations entre individus. « “Fin diplomate” », comme dirait Cottard, le prince de Faffenheim-Munsterburg-Weinigen n'ignore pas que « dans le langage diplomatique, causer signifie offrir²⁰ ». Même Proust est obligé de l'admettre : le langage diplomate est exaspérant de vérité. Il détient les clés du « réalisme » post-moderne : si le monde existe, il est régi par la seule loi de l'échange, de l'offre et de la demande. Le commerce est la fin de toutes choses – y compris de l'histoire. L'économie domine absolument le politique. Tout discours est donc un discours de négociants – une négociation. La diplomatie ne serait pas elle-même si elle ne déguisait cette vérité élémentaire. Intervient la duplicité : *diplōma* en grec veut dire objet double. Cette dissimulation de la duplicité est une opération suprêmement idéologique : l'échange intéressé doit être dissimulé par (ou sous) une forme désintéressée, c'est-à-dire noble. C'est pourquoi, explique Proust, on déchiffre le message diplomatique « à travers des symboles superposés²¹ ».

Pourquoi ne pas cultiver, au rebours des diplomates, la simplicité ? Mais dire une chose et en signifier une autre, est-ce nécessairement un mal ? « Il comprit immédiatement que ce n'était pas une demande qu'allait faire le prince de Faffenheim, mais une offre, et avec une affabilité souriante il se mit en devoir de l'écouter²² ». La diplomatie est une école de vérité : elle apprend que le langage n'est jamais assez tenu « à distance ». Les hommes sont tellement

¹⁸ *À la recherche du temps perdu*, édition nouvelle en quatre volumes publiée sous la direction de J.-Y. Tadié, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1987-1989, t. 1, p. 465. La référence est désormais abrégée en *RTP* ; le chiffre romain indique le tome, le chiffre arabe la page.

¹⁹ *RTP*, I, 452. Sur Norpois diplomate, voir l'étude désormais classique d'Anne Henry, « Comment fabriquer un ambassadeur », dans *Proust romancier, Le Tombeau égyptien*, Paris, Flammarion, 1983, pp. 7 à 22. Pour une bibliographie plus détaillée, voir l'article « Norpois » d'Anne Chevalier, *Dictionnaire Marcel Proust*, publié sous la direction d'Annick Bouillaguet et Brian G. Rogers, Paris, Champion, 2004.

²⁰ *RTP*, II, 555.

²¹ *RTP*, II, 557.

²² *RTP*, II, 558.

prompts à prendre le mot pour la chose, et leur désir pour la réalité, qu'il faut absolument signifier l'écart entre ce qu'on dit et ce qui est. Le désir doit apprendre à se masquer – ne serait-ce que pour tenir compte de la réalité qui lui est, dans *La Recherche* plus encore que la vie, presque toujours hostile. Créer et maintenir la distance à l'égard d'un « langage volonté », maîtriser cette puissance pour la satisfaire, cela a toujours été la tâche des habiles et des puissants. Le langage diplomatique est donc pour Proust l'objet d'un embarras. Il est impossible de lui donner tort. Certes Charlus s'y emploie – et son analyse stylistique est impeccable. Il observe que, depuis la guerre, revient sans cesse, dans le discours de Norpois le verbe « savoir au futur », employé avec un sujet inanimé : « “La région des Lacs ne saurait manquer de tomber à bref délai aux mains des Alliés”, “les résultats de ces élections neutralistes ne sauraient refléter l'opinion de la grande majorité du pays”²³ ». Norpois, note Charlus, prend ses désirs pour des réalités. Mais précisément : le verbe « savoir » est ici l'indice de la distance entre ce qu'on souhaite et ce qui est. Quand toute une nation exprime un désir et que ce désir se révèle manifestement contraire à la réalité, cette nation s'expose à l'humiliation. Le verbe « savoir » prévient ce risque. En situant le fait désiré dans un avenir indéterminé, le discours de Norpois aménage un monde virtuel où la coïncidence entre désir et réalité est envisageable ; ce monde imaginaire se donne lui-même comme un « hypothèse » désirable ; dans le meilleur des cas, il anticipe sur le moment où la chose sera bel et bien vérifiée. Norpois est sans doute un piètre styliste, mais il est parfaitement dans son rôle, celui que lui confie toute une société – elle qui, en revanche, exclut Charlus²⁴.

Pour comprendre ce qu'est la diplomatie, il faut savoir de quel objet elle s'empare – avec quel type de chose elle présente le plus d'affinités. Il n'y a pas à hésiter. La diplomatie est le langage de l'intérêt. Qu'il soit affirmé ou infirmé, l'intérêt doit se masquer – sans quoi on s'expose au pire des châtiments : perdre la face. Or rien n'est de plus vil que l'intérêt – car rien n'est plus commun. Rien ne permet moins de distinguer une grande âme d'un individu médiocre. C'est précisément ce que découvre le héros de *La Recherche* en investissant les salons. Soit le salon de M^{me} de Villeparisis : « Rien ne s'accorde mieux avec l'Institut », assure Norpois, c'est un « “bureau d'esprit” », « “une pépinière d'académiciens”²⁵ ». Le lecteur est saisi d'un brusque espoir : se pourrait-il que la mondanité s'ouvrît au débat, à la discussion, à l'intelligence ? Nullement : ici comme ailleurs, papotages et marchandages relancent sans fin le discours. La diplomatie règne, ce qui, dans le monde de Proust, veut dire que la parole est confisquée par le néant. Et ce néant est lui-même identifié avec la seule réalité dont tiennent compte les hommes sérieux.

On comprend pourquoi Norpois le diplomate est, aux yeux de Proust, l'ennemi chéri : Bergotte le romancier ne s'y trompe pas, qui le traite de « vieux serin²⁶ ». Dans la sphère qui est la sienne, Norpois a raison ; mais parce que sa sphère est *in fine* dérisoire – ce que bien sûr Norpois ne soupçonne jamais –, le Narrateur finit par triompher du philistin. En Norpois, Proust s'autorise à faire coïncider le réel et le néant. Tout le réel ? Non, car une petite part du réel résiste encore, et c'est bien sûr la meilleure part : celle que la littérature prend en charge. Au-dessus du monde de l'intérêt, monde sublunaire, il y a le monde désintéressé de la création. C'est le monde de l'affirmation gratuite : on parie sur une sensation ; on se fie au hasard, à la mémoire involontaire, et ils vous livrent la nécessité : une œuvre d'art, le livre que rêva Mallarmé. Là, le langage ne représente pas l'intérêt, – il crée des valeurs : les mots disent ce

²³ RTP, IV, 363.

²⁴ Sur l'inscription de l'histoire dans *Le Temps retrouvé*, je signale l'excellente étude de Hiroya Sakamoto, « La Guerre, l'art et la nation », colloque « *Le temps retrouvé eighty years after* », Londres, Royal Holloway, 18-19 décembre 2007, actes à paraître. Pour une synthèse impeccable, voir Luc Fraisse, « Proust juge de son temps », dans *Proust au miroir de sa correspondance*, Paris, SEDES, coll. « Les livres et les hommes », 1996, pp. 291-380.

²⁵ RTP, II, 559.

²⁶ RTP, I, 552.

qu'est la chose quand l'artiste s'en empare. Et ce sont les mots du poète – et non l'intérêt – qui décident en dernière analyse si telle chose est suprême réalité, ou si elle n'est que néant.

3. La défaite d'Hector

Terminer par Giraudoux, c'est avouer une préférence. Avec la merveilleuse éloquence qu'on lui connaît, Proust donne toujours à la littérature le plus beau rôle ; d'où, parfois, le désir se mettre à l'école d'une œuvre qui prend le risque de prêcher contre sa propre paroisse. Ce risque, je le trouve assumé dans *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*. Dans cette pièce, si on excepte celle des femmes, qui ont toujours raison mais ne peuvent rien faire, trois paroles publiques se font entendre : celle du juriste, celle de l'orateur, celle du diplomate. Le juriste ne sait rien ; et comme ne rien savoir n'a jamais empêché de parler, le juriste invente. Il crée des interprétations : « Jamais poète n'a interprété la nature plus librement qu'un juriste la réalité²⁷ ». On sait ce qu'Hector pense des poètes : tous des lâches. De fait, il suffit de menacer un peu Busiris le juriste pour que celui-ci, sagement, revienne sur sa parole, – et rejoigne le camp de la paix. La figure de l'orateur se scinde en deux : celle du démagogue et celle du prince. L'antithèse est limpide : Demokos (poète et démagogue) parle au nom du *demos* – et des pulsions les plus basses qui travaillent le *demos*. Or le peuple veut la guerre – parce que la guerre est la seule manière qu'ont les esclaves de se faire reconnaître. La scène avec les gabiers troyens le montre bien : acheter la paix par un compromis, comme le souhaite Hector, c'est passer pour un impuissant²⁸. Demokos, par bêtise, fait entendre cette *vox populi*, pour laquelle Giraudoux n'a aucune tendresse.

La valeur investit le pôle opposé à ce qu'incarne Demokos. Hector, l'aristocrate, est le paradoxe fait chair. Il faut imaginer un grand guerrier devenu pacifiste. Soudain, aux oreilles de cet incontestable héros, la guerre « sonne faux²⁹ ». Face à Andromaque, il est incapable de se l'expliquer ; pourquoi l'adversaire, qui a toujours été un ennemi, deviendrait-il tout d'un coup un frère, un autre moi-même dont on aurait pitié ? La véritable raison de cet incroyable retournement apparaît dans l'éloge rendu aux morts. On y entend la plus orgueilleuse des protestations contre la guerre moderne, la guerre démocratique : « la guerre me semble la recette la plus sordide et la plus hypocrite pour égaliser les humains³⁰ ». Si la guerre ne discrimine plus les héros, elle n'a plus aucun intérêt. Hector mettra donc sa fougue de guerrier au service de la paix. Et de fait, retrouvant sa vocation de héros, Hector redevient seul.

Quand les Grecs débarquent à Troie, vient le temps des diplomates. Zeus lui-même s'en remet à eux : « Il s'en rapporte donc à Hector et à Ulysse pour que l'on sépare Hélène d'Ulysse tout en ne les séparant pas³¹ ». Le débat s'ouvre par une petite leçon de réalisme politique ; c'est évidemment Ulysse qui la donne à Hector. Que sont les diplomates ? Pour Ulysse, de vulgaires plébéiens. Ils boivent du « vin clair » sur une terrasse, au bord d'un lac (qu'on devine suisse : hypocritement neutre). Rien de plus pacifique, rien de plus mensonger que ce cadre idyllique et alpestre. Les diplomates se parlent, s'attendrissent. Ils se prennent à s'aimer. « Ils sont vraiment comblés de paix, de désirs de paix. [...] Et le lendemain pourtant éclate la guerre³² ». Que valent donc les bons sentiments ? Ces diplomates ont-ils cru à leur propre mascarade ? Sont-ils naïfs ou cyniques ? Comment peut-on revenir sur une promesse de paix ? Le spectateur se met à craindre : ces deux diplomates caricaturés par Ulysse offrent-ils au public la mise en abîme de ce que s'apprêtent à faire les deux héros, Ulysse et Hector ?

²⁷ *GT*, Acte II, scène 5, p. 522.

²⁸ *GT*, Acte II, scène 12, pp. 539-542.

²⁹ *GT*, Acte I, scène 3, p. 488.

³⁰ *GT*, Acte II, scène 5, p. 525.

³¹ *GT*, Acte II, scène 12, p. 543.

³² *GT*, Acte II, scène 13, p. 545.

On sait qu'il n'en est rien. Ulysse s'engage à ramener Hélène à Ménélas. « Vous savez ce qui me décide à partir, Hector... – Je le sais. La noblesse. – Pas précisément... Andromaque a le même battement de cils que Pénélope³³ ». Si ce n'est pas la noblesse qui sauve la paix, ce ne peut-être que la littérature. Il faut être poète pour s'intéresser à l'insignifiant – et pour voir dans l'infime, une figuration possible de l'infini. Le battement du cil, c'est le rythme du poète, c'est la mesure même du cosmos ; être attentif à ces correspondances, c'est être poète ; et quand le prince est poète, la diplomatie est sauvée de ses propres démons. On se souvient du géomètre troyen ; il prétendait que la beauté d'Hélène lui permettrait de mettre en ordre ses paysages³⁴. Il en pleurait, certes, mais non comme un poète, mais comme un veau. Or qu'est-ce qui différencie Ulysse et le géomètre ? Pourquoi l'un est-il bon poète, et l'autre, exécration ? Au géomètre manque, il fallait s'en douter, l'esprit de finesse. Il ne voit pas Hélène, mais une abstraction, une image de femme sans chair, toute prête à servir l'idéologie belliciste de Demokos. C'est au poète seul qu'il appartient de saisir les palpitations fécondes, ce que Giraudoux, comme Proust et Deleuze, nomment des « signes³⁵ ».

Au-delà de l'intérêt – qui pousse à la guerre – il y a donc la justesse d'un rapport désintéressé, fortuit, d'un hasard d'où procède la nécessité. Mais la belle coïncidence entre la littérature et le réel cesse à la dernière scène. On sait que l'être guerrier d'Hector, brimé tout au long de la pièce, se libère ; d'un salutaire coup javelot, il finit par donner à Demokos ce qu'il mérite : la mort. Mais tout autant qu'il le réjouit, le châtiment de Demokos terrifie le spectateur ; car cette mort est bien le ressort imprévisible qui met en marche la machine de la guerre. Jamais le divorce entre le *logos* et l'*ethos* n'a eu de conséquence plus tragique : Hector parlait pour la paix, mais il continuait d'aimer la guerre, de réagir en guerrier. Fatale contradiction, qui fait jubiler Demokos : à la parole simple, limpide – Hector a tué Demokos – il substitue une parole mensongère : « Oïax a tué Demokos... Rattrapez-le !... Châtiez-le³⁶ ».

Récrivant les origines d'un conflit mythique, Giraudoux introduit la bassesse au fondement de l'histoire : la parole perfide de Demokos engendre l'événement. Mais Demokos n'est que le symptôme d'une corruption plus insidieuse : Hector a beau vouloir forcer le cours des choses, ce champion de la paix a parié contre sa propre nature, qui le rattrape. On n'échappe pas au réel. Si le peuple troyen ne suit pas son prince, c'est peut-être parce qu'il le sent divisé : l'idéal de la paix oblige Hector à manœuvrer, à intimider ; sa parole se corrompt au contact des intérêts et des passions. Dans ce jeu de tacticien, la rhétorique et la diplomatie se pervertissent. Elles oublient leur fondement : la vertu, la noblesse. Prenant le relais de Cassandre, Andromaque avait prévu le dénouement : « Et la vie de mon fils, et la vie d'Hector vont se jouer sur l'hypocrisie et le simulacre. C'est épouvantable³⁷ ». L'histoire, maîtresse des contretemps, est indigne du rêve de noblesse que les âmes fortes projettent sur elle. Elle est source de continuelles déceptions. On peut penser que le XX^e siècle n'a pas tout à fait démenti le sombre diagnostic d'Andromaque.

Conclusion

On peut préciser les termes de l'accusation que la littérature, fidèle à sa vocation critique, porte contre ces institutions langagières prestigieuses et toutes deux liées au destin de la cité : la rhétorique, la diplomatie. Pour Proust, l'histoire est déjà finie. Même quand ils sont

³³ *GT*, Acte II, scène 13, p. 549.

³⁴ *GT*, Acte I, scène 6, p. 497.

³⁵ Sur la notion de signe et l'articulation en elle du poétique et du politique, voir l'extraordinaire morceau d'Égisthe dans *Électre*, acte I, scène 3, *Théâtre complet*, ouvrage cité, pp. 609-612. En sage tyran, Égisthe s'acharne contre tous les producteurs de « signes », ces créateurs de vies extraordinaires auxquels les dieux sont particulièrement sensibles. Par son intérêt pour les signes, Ulysse se dénonce comme un homme susceptible d'agir sur le destin – donc comme un héros, un poète de l'existence.

³⁶ *GT*, Acte II, scène 14, p. 551.

³⁷ *GT*, Acte II, scène 8, p. 530.

servis par une rhétorique enthousiaste, les engagements les plus légitimes sont incapables de régénérer le temps. Jamais dans *La Recherche*, l'histoire n'est saisie sur le mode de l'action, de la décision à prendre, du dilemme à trancher. Elle est commentée, esthétisée ; elle n'est pas charnellement vécue ; elle reste mise à distance, comme si le choix fondamental « écrire / ne pas écrire » était le seul mode de subjectivation envisageable dans un monde où l'engagement collectif n'a plus ni sens ni raison d'être. La guerre, l'effroyable tragédie de 1914-1918, ne changent rien à l'universelle exploitation des peuples par le monde des salons. Proust sait que le lieu où on l'on parle est le lieu du pouvoir – et, de ce fait, toute parole se compromet avec l'exercice d'une domination. La parole diplomatique, la rhétorique s'insèrent trop bien dans ce jeu : l'intérêt mène le monde, il n'y a au monde que des intérêts. Face à ce triste jeu des pouvoirs, la littérature offre un antidote. Mais elle apparaît moins comme une forme de résistance que comme une valeur refuge pour temps troublés.

Giraudoux, en 1924, fixe le modèle de l'honnête homme républicain : « Ce qui leur valait le plus de haine et aussi le plus de dévouement, c'est qu'ils ne croyaient pas la science, le détachement des honneurs, la loyauté dussent les éloigner de la vie publique³⁸ ». Le Dubardeau s'engagent – et rien ne le montre mieux que l'action salutaire du diplomate René Dubardeau, voulant faire renaître l'Europe de ses cendres. Dans *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*, le combat (éternel ?) entre Rebendart – le revanchard, l'onomastique est transparente – et Dubardeau revient, sous la forme du conflit qui oppose Hector et Demokos. Ainsi se découvre la honte de l'actualité contemporaine : elle semble s'ingénier à consacrer la victoire des médiocres, – et face à cette mauvaise ruse de l'histoire, la rhétorique, divisée, coupée de ses forces vives, paraît étrangement impuissante.

³⁸ B., 890.